

Traduire Shakespeare Ravissement et cauchemar (« Hamlet », T.N.M. 1990)

Jean-Louis Roux

Number 56, September 1990

Traduction théâtrale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/228ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Cahiers de théâtre Jeu

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roux, J.-L. (1990). Traduire Shakespeare : ravissement et cauchemar (« Hamlet », T.N.M. 1990). *Jeu*, (56), 82–84.

traduire shakespeare : ravisement et cauchemar

(«hamlet», t.n.m. 1990)

La plupart des sujets des pièces de Shakespeare lui viennent de la légende, de la chronique ou de la tradition, voire du fait divers. Ce n'est donc pas à cet égard que se manifeste son génie créateur. C'est bien plutôt à la façon dont, partant de là, il structure ses personnages, depuis la charpente brute jusqu'au détail le plus exquis, et à la façon dont il les fait s'exprimer.

Un auteur dramatique, c'est en effet, d'abord et avant tout, une langue, un style d'écriture. Shakespeare ne fait pas exception : c'est son écriture, son style, sa langue qui le placent d'emblée en tête des dramaturges de tous temps et de tous lieux. Mais c'est aussi la langue, le style, l'écriture de Shakespeare qui — il va sans dire — en rendent la traduction généralement si périlleuse et, par moment, tellement exaltante.

À l'origine, le vers shakespearien est un vers constitué de cinq pieds iambiques, avec césure au deuxième pied. Il est non rimé et contient, en soi, un sens logique et grammatical complet (*end-stopped verse*). Shakespeare l'a cependant très vite assoupli. Il a utilisé l'enjambement; il a déplacé la césure; il a varié la longueur du vers, en se servant de nouvelles formes prosodiques (spondée, dactyle, anapeste, etc.); il a créé le vers féminin, en changeant de place la syllabe accentuée de la fin; il a rimé certains passages, souvent pour en souligner le lyrisme, etc.



Cependant, en termes de prosodie française, on peut ramener le vers shakespearien à un décasyllabe. C'est ce que je tente de faire, mais en m'écartant des lois strictes de la prosodie française, ne comptant en effet que les syllabes sonores et élidant les finales qu'on ne prononce généralement pas dans le style parlé, même si ces finales ne sont pas suivies d'une voyelle.

Ce que je tente de faire bien modestement, c'est de rendre Shakespeare le plus fidèlement possible, sans aucune prétention à l'adaptation. Je ne m'écarte de cette fidélité que lorsque Shakespeare devient obscur ou lorsque son goût pour la langue fleurie à la mode de l'époque (*euphuism*) multiplie les complications. Je me permets alors — le moins souvent possible — de le simplifier ou de le clarifier. Mais, le plus souvent, j'essaye de coller à la poésie de l'auteur et à sa sonorité particulières, en trouvant des équivalences pour ses jeux de mots, en recréant son étonnante concision ou sa profusion généreuse, en rejoignant ses assonances et ses allitérations, dont il joue avec sensualité, et en ressaisissant un tempo qui se rapproche du sien, tout en admettant que l'accent tonique français n'a rien de la diversité de l'accent tonique anglais.

Je m'attache au sens, bien sûr, mais, de plus en plus, j'essaye de me pénétrer de la musique et de la résonance de la langue de Shakespeare et de les rendre, dans la mesure du possible, en français. Tout est question de sensibilité, d'instinct, de modestie, d'audace et... de travail acharné.

jean-louis roux

Jean-Louis Roux : «[...] rendre Shakespeare le plus fidèlement possible, sans aucune prétention à l'adaptation.» Sur la photo: Marie Tifo (la reine Gertrude) et Marc Béland (Hamlet) dans *Hamlet* au Théâtre du Nouveau Monde. Photo : Robert Etcheverry.

«Hamlet» (acte I, scène 2, vers 129 à 158)
Traduction d'Yves Bonnefoy, Paris, Livre de poche,
n° 1265-1266, p. 20-21.

Ô souillures, souillures de la chair! Si elle pouvait fondre,
Et se dissoudre et se perdre en vapeurs!
Ou encore, si l'Éternel n'avait pas voulu
Que l'on ne se tue pas soi-même! Ô Dieu, ô Dieu,
Qu'épuisant et vicié, insipide, stérile
Me semble le cours du monde!
Horreur, il fait horreur! C'est un jardin
D'herbes folles montées en graine, et que d'affreuses choses
Envahissent et couvrent. En être là! Et seulement
Deux mois après sa mort. Deux mois? Non, même pas.
Un roi si grand, qui fut à celui-ci
Ce qu'Hypérior est au satyre; et pour ma mère, si tendre
Qu'il ne permettrait pas que les vents du ciel
Passent trop durement sur son visage. Cieux et terre!
Est-ce à moi de m'en souvenir? Quoi, elle se pendait à lui
Comme si son désir d'être rassasié
Ne cessait de grandir, et pourtant, en un mois...
Que je n'y pense plus! Faiblesse, tu es femme!
Un petit mois. Ces souliers ne sont pas usés
Avec lesquels elle a suivi son triste corps,
Telle que Niobé, tout en pleurs; et c'est elle, elle-même,
— Ô Seigneur, une bête, sans esprit,
Aurait souffert plus longtemps — qui épouse mon oncle,
Le frère de mon père, mais aussi différent de lui
Que je peux l'être d'Hercule. Un simple mois,
Et avant que le sel des larmes menteuses
Eût cessé d'irriter ses yeux rougis,
Elle se remariait. Oh, quelle hâte criminelle, de courir
Si ardemment aux draps incestueux!
Ce n'est pas bien, et rien de bien n'en peut venir.
Mais brise-toi, mon cœur, car je dois me taire.

Traduction de Jean-Louis Roux, T.N.M. 1990.

Ô, que fonde ce corps par trop, trop abject!
Qu'il se dissolve, qu'il se liquéfie!
Si seulement le suicide n'entraînait pas
La damnation éternelle! Ô Dieu! Dieu!
Que toutes les voies de ce monde m'apparaissent
Lassantes, stériles, médiocres et inutiles!
Dégoût du monde! C'est un jardin inculte
Où pourrissent les plantes; la bestialité
Y règne en maître. En arriver à cela!
Mort que depuis deux mois... Non pas : moins de deux...
Un si grand roi! Un Titan! Celui-ci
N'est qu'un satyre. Si tendre avec ma mère
Qu'il n'eût pas souffert que les vents du ciel
Effleurent sa joue trop rudement. Ciel et terre,
Quel souvenir! Je la revois, s'accrochant à lui
Comme si plus elle s'en nourrissait et plus
Elle en avait faim. Pourtant, moins d'un mois...
N'y pensons plus... La femme est pure faiblesse...
Un petit mois : même pas usés les souliers
Qu'elle portait aux obsèques de mon pauvre père,
toute ruisselante de larmes. Comment a-t-elle pu...
— Ô Dieu, même une bête privée de raison
Porterait plus long deuil — ... épouser mon oncle,
Frère de mon père, mais qui ne lui ressemble pas plus
Que je ne ressemble à Hercule? En moins d'un mois,
Avant que le sel de ses larmes hypocrites
Eût cessé de piquer ses yeux rougis,
Elle se mariait... Avec quelle hâte coupable
S'est-elle glissée dans ces draps incestueux!
Rien de bon ne peut sortir de ce qui ne l'est pas.
Mais, sois calme, mon cœur, car il faut me taire.